

ISABELLE BERNARD, Université de Jordanie, Amman
WAËL RABADI, Université Al-Albayt, Mafraj

Toi, dès aujourd'hui: l'âge d'homme de Tayssir Sboul

Beginning Today, You: Tayssir Sboul's Novel about the Coming of Age

Keywords: Tayssir Sboul, Jordanian literature, biography and fiction, Camus's influence

Abstract: Born in 1939, the writer Tayssir Sboul belonged to the *avant-garde* of the young Jordanian literature (see Part 1), whose beginnings go back to 1954, when the foundations of the Hashemite Kingdom of Jordan were laid. Highly appreciated by his compatriots, Tayssir Sboul had been virtually unknown to readers abroad until several months ago, when part of his writings was translated into French for the first time, under the patronage of the Greater Amman Municipality. In this article, we are trying to prove Sboul's importance for the Jordanian letters. To this aim, we present and comment upon our translation of his masterpiece, a short novel entitled *Beginning Today, You* (1968). We put an emphasis on autobiographical implications in this fictional book (see Part 2), by showing how bits of Sboul's personal history (consisting mostly of childhood memories and teenage dreams) interweave with the history of the Middle East in the '50s (clashes between the Palestinians and the Israelis, Nasser's politics, defeat of the Arabs by the Israeli army of occupation). Another point of interest is the influence of Albert Camus's philosophy on this remarkable Jordanian novelist and poet who was well read in Western literature and philosophy (in Existentialism, in particular).

Deserted by hope and feeling that life made no sense to him anymore, Tayssir Sboul embraced death (see Part 3) by his own choice when he was only 34. He left behind him, however, a stirring and powerful literary legacy that the whole world has now the opportunity to discover and fully appreciate.

«Le choix libre que l'homme fait de soi-même s'identifie absolument avec ce que l'on appelle sa destinée.»¹

Au début de l'année 2010, la Municipalité du Grand Amman, acteur et vecteur de la scène culturelle jordanienne, a accepté d'éditer en langue française les auteurs-clefs locaux. Peu connue en dehors du monde arabe, la littérature de Jordanie a très rarement été présentée et traduite en français. C'est donc avec une certaine fierté qu'en tant que traducteurs nous mettons aujourd'hui à disposition des lecteurs non arabophones une œuvre fondatrice aux résonnances multiples, le célèbre roman intitulé *Toi, dès aujourd'hui* écrit par Tayssir Sboul² et publié en 1968.

Pour la présenter, nous proposons une approche tripartite du roman sboulien qui laissera une grande part aux citations: le premier axe soulignera la place de choix qu'occupe Sboul dans l'histoire des lettres jordanienes; le second explicitera la tentation autobiographique présente dans la fiction et le troisième mettra en lumière l'influence camusienne qui transfigure l'œuvre et l'existence de Sboul.

¹ Jean-Paul Sartre, *Baudelaire*, Paris, Gallimard, 1947.

² Pour plus de clarté, à Taysir Subûl, nous avons préféré l'orthographe phonétique Tayssir Sboul.

Une œuvre jordanienne fondatrice

Né en 1950, le Royaume Hachémite de Jordanie, voulu espace tampon à la jonction de deux mondes en contact conflictuel, la Jordanie est aujourd'hui un État moderne et pacifié. Bâti sur des contrastes civilisationnels forts qu'il a su amalgamer, le plein respect de traditions et de coutumes ancestrales et la volonté d'émancipation et de mondialisation, le pays plus sûrement que jamais souhaite consolider ses choix passés et maintenir le cap de la normalisation avec Israël dans le conflit palestinien. A l'évidence, l'histoire de la littérature jordanienne s'inspire de la géopolitique et suit les fortune et déclin des différentes aspirations politiques. «Les écrivains jordaniens sont longtemps restés à la lisière de la littérature palestinienne exilée, la population elle-même étant composée en majorité de Palestiniens en exil. De nos jours encore, de nombreux auteurs jordaniens sont en vérité des Palestiniens naturalisés qui tantôt affichent une identité palestinienne, tantôt se déclarent jordaniens¹». Une écriture littéraire en langue arabe typiquement jordanienne exista bel et bien dès la décennie soixante avec Tayssir Sboul et ses compatriotes, Ghaleb Halassa et Fayze Mahmoud. Nés dans les années trente, ces auteurs, tous intellectuels engagés, en incarnent en fait l'avant-garde. Par la profonde impulsion qu'ils ont donnée aux lettres modernes, ces écrivains ont réellement marqué leur époque et leur société. Fondateurs d'une identité, plus précisément d'une arabité nouvelle, ils demeurent néanmoins méconnus du monde occidental; par le malaise politique et social, et les vacillements philosophiques qu'elles trahissent et traduisent, leurs œuvres sont pourtant le creuset moins d'une histoire que d'un destin qui se poursuit aujourd'hui. Il est temps de les faire connaître au-delà des frontières du Royaume.

Œuvrant à la mise au point d'une stylistique singulière, expérimentale, mêlant le vocabulaire dialectal, sensible et familier, à la syntaxe classique, épurée et millénaire, Tayssir Sboul, né en 1939, fut des trois écrivains phares le plus investi dans le renouvellement de l'écriture: à cet écheveau attentif à la langue et au travail sur le phrasé, il tissera la politique et la philosophie. Avec *Toi, dès aujourd'hui*, l'auteur revisite l'Histoire, dénonçant, selon son intime conviction, trahisures et renoncements, lassitudes et désespérances: ils furent de tout un peuple. Fort et désespéré, le roman émeut immanquablement. Il dérange aussi par le désespoir lancinant du protagoniste et le sarcasme filigrané qui le parcourt, le suicide de l'écrivain en 1973 achevant de lui conférer une aura particulière. Accompagnée d'un appareil de notes nécessaire à la compréhension intime du texte, notre traduction² a volontairement calqué la rythmique morcelée, émietlée, du roman original, tout en préservant les trouvailles narratologiques reposant sur une déstabilisation du cadre spatio-temporel et narratif. Aussi la langue, parfois rétive, de l'écrivain se donne-t-elle à lire et à entendre dans sa familiarité et sa souplesse originelles, avec ses fulgurances poétiques qui sont autant d'élans d'espoirs que de plaintes désolées. La multiplication des focalisations et l'organisation fragmentaire

¹ Kadhim Jihad Hassan, *Le roman arabe (1834-2004)*, Arles, Actes Sud, 2006, p. 273

² *Toi dès aujourd'hui de Tayssir Sboul*, traduit par Waël Rabadi, Amman, Greater Amman Municipality : à paraître en 2010.

fondent une esthétique romanesque inédite qui dit plus que l'histoire d'Araby. Curieux prénom, s'il en est, qu'Araby, d'autant que le protagoniste est parfois désigné sous une forme ambiguë (*Al-mouaten araby*), signifiant à la fois le citoyen arabe et monsieur Araby. En toute ironie, l'incertitude inhérente à sa signification fait comprendre au lecteur que le récit évoque moins le destin et le rêve d'un individu – car c'est d'un destin et d'un rêve dont il s'agit – que ceux de la nation arabe toute entière. «En une seconde, toutes les humiliations de l'Histoire, sans images, sans images, ont traversé son esprit. Sans images, et elles existent pourtant. Des milliers de fois, ce corps a été piétiné... et sur lui, des peuples et des générations sont passés et lui ont donné des coups de pied».

Écrit dans les affres de l'humiliation, sitôt la défaite de 1967 consommée, ce roman d'un pionnier des lettres jordaniennes évoque précisément les espoirs avortés des peuples arabes dans le conflit qui les oppose depuis 1948 à Israël. «Ils traversaient le pont démolé. Le soldat n'est pas passé avec eux, le soldat est mort depuis trois jours. Le soldat est couché à côté du pont dans son uniforme jaunâtre. Sa lourde botte brille encore. Trois jours. Son odeur est horrible. Néanmoins sa lourde botte brille toujours». Interrogeant l'histoire de sa Patrie, Tayssir Sboul prend part au débat d'idées de ses contemporains en composant un roman testimonial sur la tragique fin de l'idéal nationaliste, vécu tel un déchirement individuel profond et amer. Dans le climat de désinformation totale – la radio omniprésente n'en finit pas dans ses communiqués de diffuser des slogans propagandistes, des bilans, des contre-vérités et des démentis – la défaite idéologique confine à la finitude. La lassitude d'un peuple est rendue dans une prose réaliste, souvent très poétique, grâce aux préoccupations ontologiques qu'elle énonce. «Un homme a parcouru la plupart des pays du monde et a vu des catastrophes, mais il n'a jamais vu un peuple aussi éperdu de tristesse que mon peuple, disait-il». Avec ses meurtrissures, le passionnant destin d'Araby éclaire ce pan fondateur de l'histoire des Arabes au Proche-Orient.

Une tentation autobiographique

Puissamment inspiré de l'existence de Tayssir Sboul, *Toi, dès aujourd'hui* anime, en neuf chapitres d'une longueur inégale, un univers familier, dans une superposition d'instantanés photographiques: la figure paternelle, violente et conservatrice, opposée à la mère, soumise et effacée.

- Pourquoi, Père ? Pourquoi la frappes-tu avec cette large ceinture ?
- Il a ri et a caressé sa petite barbe. C'était un moment de liesse.
- Qu'Allah te maudisse et maudisse ta mère !

Saisi entre splendeur et décadence, le frère aîné, militaire de carrière, est, avec son destin brisé, le symbole des armées défaites. Sboul peint d'autres personnalités autour d'Araby: Saber, l'ami fidèle et sûr, compagnon de route et intellectuel progressiste; Aïcha, la Palestinienne de Damas, fille des propriétaires du logement d'Araby qui, en échange de ses charmes, gagne un peu d'argent. Il en caricature d'autres, comme le cafetier Abou Maarouf, les militants et surtout les cadres du Parti, «*tous Camarades en chef*»; il brosse la foule humiliée et les soldats tombés,

sans oublier les réfugiés saisis dans la promiscuité des camps, la saleté et la faim entretenant nervosité, violence et pathétique.

Je les voyais partout: à Hajir, dans la capitale là-bas, dans la capitale ici, ils sont partout, ceux qui ont les joues propres n'en font plus partie. Dans les ruelles et entre les tentes, leurs enfants ont toujours le visage crasseux, comme des oiseaux qui sortiraient d'une cheminée.

Ils crient constamment les uns sur les autres, se poussent et se bousculent devant les portes où on distribue les colis de survie. Ils se donnent des coups de pied. Les vieilles sont laides et les jeunes gens ont une face qui ne fait pas plaisir à voir. Les petits vont pieds nus.

Les figures politiques contemporaines esquissées prennent part à l'agitation ambiante et les personnages historiques, quant à eux, présents par leurs dires, composent le bagage transtextuel et transhistorique qui enrichit le roman. Le Coran, texte saint des Musulmans, est, par exemple, plusieurs fois cité : «*N'étalez pas le luxe des temps de l'ignorance!*, hurlaient les haut-parleurs» et nous avons reproduit ces citations suivant la traduction du célèbre orientaliste français Jacques Berque¹.

L'auteur dessine également, dans la poussière des sables propices aux mirages, les villes de Tafila et de Zarka. Tafila, dans le sud de la Jordanie, est le village de l'enfance de Sboul, dont l'existence paisible a été rythmée par les appels à la prière et les coups de canon signalant l'heure de la rupture du jeûne pendant le mois du Ramadan. Vivier de la «jordanité», Tafila appartient à ces villes dans lesquelles bat le cœur du pays jordanien: Salt, Karak, Ma'an... Sans s'y opposer, elles se dressent néanmoins face aux cités foncièrement palestiniennes d'Amman, Zarka et Irbid.

Les visions d'une enfance pauvre et rude drainent avec elles un imaginaire tissé de récits coraniques, de légendes arabo-musulmanes et de témoignages de vaillants soldats. Araby n'a rien oublié de ces veillées autour de plats traditionnels, mansaf ou courgettes farcies, pendant lesquelles les hommes narraient fièrement leurs combats et leurs victoires: adolescent, il y puisa ses aspirations politiques et ses rêves d'une nation arabe puissante enfin unifiée. Un rêve de gloire reconquise. Aussi aime-t-il à déclarer: «J'aimerais porter les couleurs d'un grand pays. De cela, je suis sûr».

Ville de garnison implantée dans les plaines désertiques, Zarka devient, quant à elle, *Hajir*, c'est-à-dire le mirage. Symbole de la maturité d'Araby, la ville peinte dans la touffeur de l'été, entre rêve et réalité, trahit les illusions et désillusions du citoyen militant. Jamais nommée, Damas est, pour sa part, reconnaissable grâce au campus de son université: au début des années 1960, Sboul y a étudié le Droit, ainsi que son protagoniste. Porteuse d'espairs à la fois sociaux et politiques, la capitale syrienne fut le cœur intellectuel de la région; foyer révolutionnaire et novateur, elle vivait au rythme des soubresauts estudiantins. Dans ses approches, l'écrivain fait de l'université un microcosme de la région: un lieu d'échanges d'idées mais surtout de combats idéologiques finissant systématiquement dans la violence des coups et des jets de pierres.

¹ Jacques Berque, *Le Coran*, Paris, Albin Michel, 1995. En l'occurrence, Sourate XXXIII, « Les Confédérés », verset 31.

De nombreux étudiants les suivirent en courant, brisèrent la porte en les insultant. Puis, ils les firent sortir un par un. Ils les frappèrent du haut de l'escalier avant de les pousser.

Certains s'enfuirent pourtant en escaladant les grilles de l'université. Quelques-uns rataient leur saut et les étudiants enragés de colère les rattrapaient. «Espèce d'ordure anti-arabe !»

De fait, *Toi, dès aujourd'hui* se présente tel un puzzle qui se forme et compose l'identité à forts contrastes d'Araby. Le récit entremêle des images et des époques, des sensations et des contradictions en même temps que le narrateur hésite entre un *Je* et un *Il*. «Il se peut que cela soit une question purement personnelle, celle d'un seul citoyen qui s'est enfermé sur lui-même pour tenter de comprendre sa place dans l'Histoire». Inscrit au Parti Baas¹, Araby dit et vit un profond déchirement né d'une réalité géopolitique en pleine mutation. Son moteur est la devise baasiste: «Unité, liberté, socialisme». Et, si le narrateur dévoile les rouages et mécaniques du pouvoir, les compromis et compromissions inévitables des Partis en présence, c'est surtout pour montrer combien à l'époque l'engagement politique s'est avéré mortifiant pour les militants. Araby incarne à jamais ce désenchantement national devenu une vexation personnelle, une morsure identitaire.

Un homme a parcouru la plupart des pays du monde et a vécu de nombreuses catastrophes mais jamais il n'a vu un peuple comme le mien se noyer tout entier dans le chagrin. Il était clair que ce peuple avait été transformé en un grand corps blessé qui, hagard, vacillait sur ses jambes molles. Jamais étourdissement ne serait plus grand que celui-ci!

Inaugurant une pratique autobiographique originale, l'auteur fait corps avec son personnage pour dire la brisure narcissique autant que l'échec idéologique. Rêvant d'une nation panarabe, puissante, solidaire et unie, tournée vers l'avenir, Tayssir Sboul fut, dans son art et sa vie, totalement au service du combat intellectuel aux tenants à la fois sociaux et politiques, philosophiques et littéraires.

À l'ombre de Sisyphe

Pétrie de philosophie, l'écriture de Sboul est profondément inspirée de la pensée existentialiste: parfaitement lucide, hantée par l'idée de néant et fascinée par la mort, elle décrit la condition humaine tiraillée, déchirée, angoissée. Sartre et Beauvoir, mais aussi Colin Wilson et son roman *The Outsider* ont beaucoup compté dans la formation artistique et philosophique de Sboul, passionné de lecture. Il faut, à ce propos, souligner que, dans la décennie 1960, les traducteurs égyptiens et libanais suivaient avec passion l'actualité intellectuelle occidentale: le contexte idéologique moyen-oriental conférait immanquablement une aura particulière à la traduction des œuvres existentialistes et en facilitait l'accueil et la diffusion. Camusien dans l'âme, l'écrivain jordanien, depuis toujours assailli par

¹ Fondé vers 1952 par le théoricien Michel Aflaq à Damas, le parti Baas (Parti de la Renaissance) est un groupe aux tendances nationalistes et socialistes qui prône une politique panarabe.

des élans mortifères et une insatisfaction souvent inhibante, puise dans l'absurde et la révolte de l'auteur du *Mythe de Sisyphe* les ferments de son œuvre personnelle. Du reste, Tayssir Sbouh obtient un effet esthétique efficace avec peu de moyens linguistiques, à l'instar de Camus dans *L'Étranger*. «Il a quitté sa chambre pour descendre en ville. Il a retrouvé les lumières et les mouvements, mais il est resté loin là-bas. Derrière la vitrine, un gros homme achète du *knafeh*... Deux jeunes insultent un film... Une femme, pas belle, traverse la rue. Où va-t-elle ? Où vont-ils tous ?». L'écrivain ici incarne la pensée de l'absurde en soulignant l'aspect mécanique des actions quotidiennes et banales des hommes, «pantomime privée de sens [qui] rend stupide tout ce qui les entoure¹». Très autobiographique, *Toi, dès aujourd'hui* est un roman d'après-guerre qui figure Sbouh en personne: Araby incarne dramatiquement le pessimisme du poète militant face à des épreuves ontologiques déchirantes, engendrées par les convulsions d'une Histoire agonisante, d'un monde auquel il a cru et qui déjà n'est plus. L'anxiété, la culpabilité et l'impuissance qui tarauderont l'auteur jusqu'à sa mort violente s'expriment dans l'angoisse lancinante d'Araby. Dans son sommeil, le personnage désespéré endure cette condamnation de l'homme sans espoir, en exil spirituel, mort.

Il se voit assis sur le toit. L'horizon a gardé le sillage de nombreuses flammèches rouges. Le silence. Soudain, un vent violent se lève, et il essaie de s'accrocher à quelque chose, mais il ne trouve rien. Projeté d'un toit très élevé, il chute... Il ne retrouve plus son corps, mais remarque, bien qu'il ait quitté ce corps, qu'un liquide jaune s'en échappe.

- C'était moi après ma mort... J'étais terrassé.
- Mes rêves sont différents, a répliqué Saber.

Araby vit d'insoutenables cauchemars chaque nuit répétés : sous forme de mini-récits, les rêves s'encastrent dans la diégèse ; tous mortifères, ils sont révélateurs d'un déchirement intérieur et de fantasmes au réalisme crû.

Il marche dans la rue, inquiet à propos de quelque chose qu'il a perdu. Un bus passe. Les sièges sont tous occupés. Des visages. Elle, elle est assise. Avec sa figure tel un masque léger et ses cheveux ébouriffés, elle a l'air d'un fantôme.

Elle est morte.

L'arrière-plan philosophique naît certes de la situation économique et sociale déplorable, entre misère, précarité et médiocrité, dans laquelle subsistent Araby, ses compatriotes et, avec eux, comme un seul homme, les habitants de l'Orient arabe. Toutefois, le malaise est tenace, viscéral, pour qui se sent foncièrement étranger dans la société où il évolue: ni la famille, ni les femmes, ni l'argent de son héritage n'intéressent finalement le solitaire Araby. En fait, c'est l'exil de l'homme en lui-même que ce héros au lyrisme désenchanté représente absolument.

Immobile sous la couette, il observait les objets dans la pièce. La chambre était silencieuse. Il n'avait pas trouvé de travail, alors il restait chez lui, fixant hagard les objets présents dans la pièce. Il s'est rendu compte que ses pieds dépassaient de la

¹ Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, 1942, p. 29

couette. C'étaient là deux membres qui n'étaient plus obligés de se lever. Il sentait dans sa bouche l'amertume des cigarettes fumées la veille et soudain a pensé qu'il devrait surveiller son penchant pour le tabac.

Notons que le drame palestinien de 1948 marque une brisure dans la jeune existence de Tayssir Sboul qui brutalement découvre l'humiliation et le manque d'humanité des hommes qui s'entretuent, face à une opinion internationale sourde et peu loquace. Toute sa vie, il gardera en lui cette mélancolie née dans les tréfonds de l'enfance. L'année 1967 entrouvre ces blessures mal cicatrisées: la guerre des Six jours engagée contre Israël par une alliance des armées arabes, notamment venues d'Égypte, de Syrie et de Jordanie, l'affecte profondément et le plonge dans un accablement insondable. Au creux de ce moment dépressif, l'écrivain ressent le besoin de dresser le bilan de son existence: ce sera *Toi, dès aujourd'hui*, un roman-somme qui témoigne de la confiance ébranlée du poète envers des mots, qu'ils soient poèmes ou slogans, impuissants à modifier le cours de l'Histoire.

En juin, le dix juin exactement, je suis descendu vers le Jourdain pour voir ce qui était arrivé à mon pays. Tout au long de la route, il y avait des véhicules militaires détruits et carbonisés [...] Je me suis avancé sur le dernier tronçon du pont encore en bon état. Aujourd'hui, je sais que j'étais en train de chercher l'ultime morceau de ce qui me restait de Patrie. Et je m'attachais à rester sur le dernier tronçon où il était possible de me tenir debout.

Dans ce contexte amer et chaotique, l'incommunicabilité des êtres apparaît telle une thématique clef: dans tout le roman, elle développe cette appréhension du non-sens du langage qui fonctionne désormais à vide sans signification. Les tenants des œuvres existentialistes, tel *Le Malentendu*, sont posés et avec force retentissent ici.

– La crise est celle de la démocratie, mon frère ! Israël et l'Occupation sont des questions secondaires. La crise est là, à l'intérieur-même du pays. La démocratie...

Il a porté un cornichon à sa bouche et l'a avalé très vite, puis a repris une gorgée d'arak.

– Qu'en pensez-vous, Monsieur Araby ?

J'essayais de trouver une bonne cacahuète, en vain. Je n'en ai pas attrapé une seule dans toute l'assiette.

– De quoi ?

– De la réalité de la crise.

Je voyais bien que ces cacahuètes, stockées depuis trop longtemps, étaient en train de pourrir. Dans ma tête, je cherchais une réponse. Je n'en ai pas trouvé. Toutes les cacahuètes étaient moisies.

Ayant pris conscience de l'absurdité de son existence, Araby, à l'instar de Sboul, se met en quête d'une réconciliation avec le monde extérieur qu'il n'envisage qu'incomplète, si ce n'est impossible. La clause laisse le personnage et son pays endeillé au seuil d'un nouveau Moyen-âge s'ouvrant sur des ténèbres à jamais recommencées.

En fait, la question était qu'un peuple avait été désigné pour combattre afin que l'étrange résonance revienne chaque fois que le professeur d'Histoire répéterait aux

petits: «La période qui s'étend entre ces deux siècles, le V-e et le X-e siècles après Jésus-Christ, est connue sous le nom de *siècles des ténèbres*».

Dans sa vie personnelle, l'écrivain Tayssir Sboul a fini par se sentir non pas seul – il était heureusement marié à la mère de ses deux enfants – mais tellement étranger à lui-même, qu'en signe d'ultime révolte contre les injustices faites à son peuple, il s'est un jour donné la mort, achevant brutalement son destin à l'ombre de Sisyphe. «Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux: c'est le suicide. Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie¹.»

Au terme de cette présentation, signalons que la traduction en français d'œuvres jordaniennes, entamée avec celle de *Toi, dès aujourd'hui*, ne manquera pas d'offrir aux comparatistes francophones de nouveaux territoires à explorer en termes de réception et d'influence.

BIBLIOGRAPHIE:

Camus, Albert, *Le Mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, 1942

Hassan, Khadim Jihad, *Le roman arabe (1834-2004)*, Arles, Actes Sud, 2006

Sartre, Jean-Paul, *Baudelaire*, Paris, Gallimard, 1947

Sboul, Tayssir, *Toi, dès aujourd'hui*, trad. de l'arabe (Jordanie) par Waël Rabadi, Amman, Greater Amman Municipality (à paraître en 2010)

¹ Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, *op. cit.*, p. 15.